

ETC



Entrevue avec Gilles Clément et Philippe Rahm

Jérôme Delgado

Number 78, June–July–August 2007

Écologie
Ecology (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Delgado, J. (2007). Entrevue avec Gilles Clément et Philippe Rahm. *ETC*, (78), 16–19.

ENTREVUE GILLES CLÉMENT ET PHILIPPE RAHM

our l'exposition *Environnement : manières pour agir demain*¹, Giovanna Borasi, conservatrice d'architecture contemporaine au Centre Canadien d'Architecture, a réuni Gilles Clément, paysagiste², et Philippe Rahm, architecte³. Le premier est reconnu pour ses ambitieux projets en matière de paysages naturels, fondés sur le concept du *Tiers paysage*, jardins développés avec une intervention humaine limitée. Le second explore quant à lui des environnements artificiels et sa *Météorologie d'intérieur* défend l'idée que la fonction et la forme d'un bâtiment sont déterminées par le climat. *ETC* les a rencontrés lors de l'ouverture de l'exposition.

ETC : Vous semblez poursuivre des démarches antagonistes et il peut paraître surprenant de les voir sous un même toit. Mais quelque part, vous êtes complémentaires. Qu'en pensez-vous ?

Gilles Clément : C'est une complémentarité logique puisque Philippe est architecte et que, moi, je suis jardinier. Ce sont des champs d'investigation différents, mais complémentaires

Philippe Rahm : Ce qui nous rapproche, c'est une volonté de réalité. De travailler avec du matériel réel, le biologique ou le physiologique, de le comprendre vraiment et de faire émerger des formes inconnues, des fictions. C'est peut-être de l'imaginaire ou de la poésie, mais ça se nourrit toujours d'un fond réel. C'est un désir très fort de réalité.

ETC : Vous semblez également partager une réalité très actuelle, celle des préoccupations environnementales. Êtes-vous écologistes ?

P. R. : Je m'appuie sur des questions de développement durable, de réchauffement climatique, mais ce qui m'intéresse, c'est de voir de quelle manière elles peuvent transformer la forme et même l'esthétique architecturales. On est aujourd'hui devant la nécessité de réduire très fortement la dépense énergétique à l'intérieur du bâtiment. Il s'agit, en fait, d'une nouvelle révolution.

ETC : Quelles données le développement durable vous pousse-t-il à étudier ?

P. R. : La ventilation, l'humidité, le renouvellement de l'air dans la maison, le degré de température. J'essaie de les comprendre, de voir à leur mise en place et de refaire des plans, des coupes, des modes d'habitation qui surgissent un peu par hasard.

ETC : Ces données naturelles ont-elles la même résonance chez vous, Gilles Clément ?

G. C. : Non, puisque, moi, je suis soumis à une météo que je ne contrôle pas. Mais j'ai confiance dans la capacité des êtres vivants à réinterpréter eux aussi, avec beaucoup d'inventivité, les changements de l'environnement, les conditions climatiques en particulier. Mais ce qui m'inquiète, c'est la disqualification du milieu, qui risque d'altérer le moteur de la

vie. En terme de qualité biologique, il y a perte.

ETC : Les changements climatiques dont on parle tant ont-ils une influence sur votre travail ? Vous, Gilles Clément, vous y êtes totalement relié, avec vos jardins...

G. C. : Tout à fait. La conception d'un jardin a une influence immédiate sur la façon dont on va l'entretenir, y dépenser de l'énergie. Un jardin, s'il est conçu comme la pelouse que je vois d'ici (NDRL : nous sommes au Centre canadien d'architecture, avec une vue sur le jardin abritant les sculptures de Melvin Charney), c'est terrible. Il suffit de supprimer conceptuellement le principe pelouse pour en arriver à quelque chose de tout à fait différent sur l'entretien et sur la diminution de la consommation.

P. R. : Pour ma part, je ne peux expliquer la transformation du climat, mais je vois qu'elle est une réalité. À nous architectes, par exemple, on nous demande de diminuer la consommation énergétique des bâtiments par quatre ou par huit.

ETC : Ce n'est pas aux ingénieurs à penser à ça mais bien aux architectes ?

P. R. : Aujourd'hui, oui. Pendant longtemps, les architectes ne connaissaient pas le vide. Ils travaillaient sur les plans, les murs, les surfaces, les décorations, les proportions, parce qu'ils étaient incapables de le faire sur le vide. Alors que la raison fondamentale de l'architecture, c'est quand même d'occuper un espace. Aujourd'hui, pour travailler sur l'espace, sur le vide, on a non seulement plus de moyens, mais aussi ces nouveaux éléments qui composent la réalité architecturale.

ETC : Comment occuper un espace en étant écologique ?

P. R. : Le bâtiment le plus écologique est celui qui n'a plus aucune relation avec l'extérieur. Où l'on ne peut plus ouvrir une seule fenêtre. Pour réduire la consommation d'énergie d'un bâtiment, l'enveloppe doit être totalement étanche, sans aucune sortie. La seule question, le seul lien avec l'extérieur, est d'arriver à renouveler l'air. Il est clair, en tout cas, qu'il y a un effort intellectuel à faire pour comprendre la maison écologique. On repense les questions d'architecture à travers ces problématiques, pour ainsi faire ressurgir de nouvelles formes, de nouveaux usages et une nouvelle esthétique. C'est pour cette raison que je cherche à me réapproprier les outils de l'ingénieur. Pour ne pas subir ses lois et être juste là à dessiner les frises de la maison.

ETC : Dans le catalogue de l'exposition, Giovanna Borasi cite Jared Diamond⁴, qui prétend que le futur est quand même ouvert, qu'il est entre nos mains. Vous, Gilles Clément, qui prônez la non-intervention, qu'en pensez-vous ?

G. C. : L'avenir est entre nos mains, dans notre capacité. Nous avons la conscience, la capacité d'analyser les phénomènes, ce que les plantes et les animaux n'ont pas. Ce n'est pas parce que je prône la non-in-



Gilles Clément, *Le lustre*, 2006. Une installation au CCA. © Centre Canadien d'Architecture, Montréal. Photo : Michel Legendre.

tervention qu'il ne faut rien faire. En ne faisant rien, on ne fait pas de dégâts, c'est déjà pas mal. Mais on doit aussi faire des choses, et celles-ci doivent nous permettre de mieux connaître ce qui est devant nous. On ne peut pas développer de rapports avec notre planète si nous ne la connaissons pas. Or, nous ne la connaissons pas.

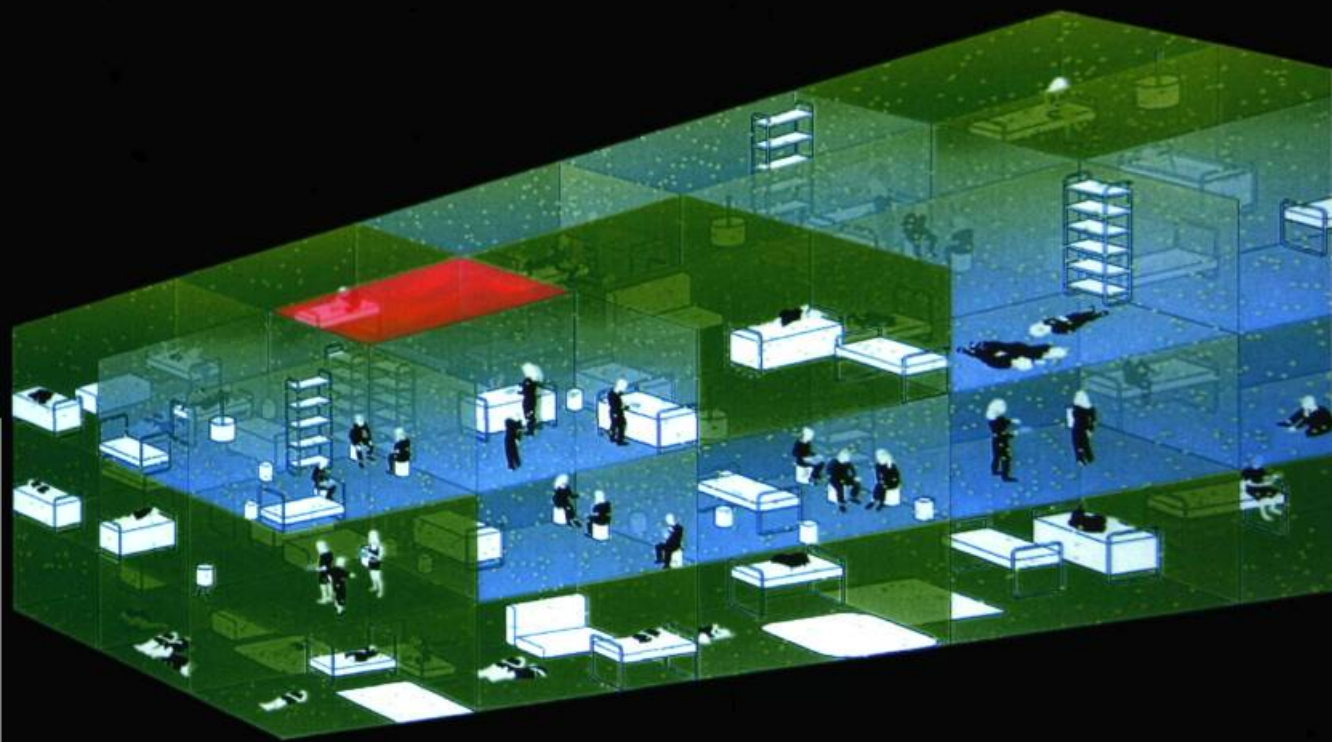
ETC : Jusqu'où intervenir ?

G. C. : C'est une question de cohabitation, de seuil. C'est très délicat. Comment exploiter la diversité sans

la détruire ? C'est le seuil. Tant qu'on ne la détruit pas, tant qu'on n'altère pas le mécanisme...

ETC : Vous dites du Tiers paysage qu'il « repose sur l'idée que les parcelles en friche ou les fragments délaissés (...) » sont les refuges de la biodiversité et « qu'en cela, ils représentent notre avenir »⁵. Chaque terrain abandonné est-il un Tiers paysage ?

G. C. : Chaque cas est unique. Ce n'est pas parce qu'on a décidé qu'on n'y ferait rien que le lieu est à l'abandon, sans statut. Il a un statut, décidé. On n'y



fait pas d'aménagement, mais on ne le ferme pas à l'usage. Quelqu'un peut y aller. Simplement, on ne l'aménage pas. On ne vient pas retirer la richesse laissée par les êtres qui ont bien voulu y aller. Ainsi, dans *L'île Derborence*, on retrouve souvent des ballons, une quinzaine par année. Ils font partie de la diversité de ce lieu. Ils traduisent un comportement et s'ajoutent à des tas de choses qui s'y produisent.

ETC : *Chacun devrait-il en avoir chez soi ?*

G. C. : Oui, mais c'est comme un jardin où il y a toujours des lieux d'abandon, comme des lieux de compost, de poubelle, de tri. Bien sûr, il faut le prévoir. La diversité vient de la somme de tout ça. Une partie de la diversité vient de l'activité humaine uniquement. C'est le cas d'espèces cultivées qui ne vivent pas dans la nature. Et elles ne sont pas négligeables.

ETC : *Philippe Rahm, vos recherches portent sur l'utilisation de ressources naturelles (la lumière, la température, l'humidité) et pourtant, vos bâtiments peuvent être totalement autonomes, presque artificiels. Est-ce un paradoxe ?*

P. R. : Je ne fais pas de distinction. Pour moi, la lumière, l'air, sont des éléments d'architecture, qu'ils soient naturels ou artificiels. J'ai d'ailleurs travaillé sur la question de l'éclairage, sur l'alternance du jour et de la nuit. Au début du XIX^e siècle, on a commencé à supprimer cette alternance dans les villes en mettant en place un éclairage toujours continu. Ça nous semble naturel, mais à l'époque, c'était révolutionnaire. Aujourd'hui, cette espèce de jour continu, cette absence de rythme naturel dans laquelle on vit, par la globalisation, par Internet, par les modes de vie, font qu'à un moment les cadences saisonnières, ou celle du jour et de la nuit, disparaissent. Je ne m'y oppose pas, je le constate et me demande quels nouveaux échanges physiologiques ou biologiques découlent de ces environnements, de cette transformation du monde.

ETC : *Selon vous, en étant déterminée par le climat, la formule forme-fonction renouvelle la façon de concevoir des bâtiments. Vos réflexions n'ont-elles pas un fondement historique, reprenant l'idée que le climat a influencé l'évolution de l'humanité ?*



P. R. : Théoriquement, je m'appuie sur deux choses, sur les idées de Jared Diamond, pour qui la question du climat est déterminante dans l'histoire de l'humanité, et sur la vision du cinéma d'Alain Robbe-Grillet, pensé comme l'art du présent. La vision de Diamond de l'histoire se base – je simplifie –, sur des questions de climat. Il donne l'exemple d'une même peuplade partie en bateaux vers deux îles du Pacifique. L'une était très fertile, l'autre plus difficile, et cent ans plus tard, ceux qui étaient sur la seconde ont attaqué les autres, les ont tué, les ont décimé. Pour Diamond, cet exemple montre des comportements qui s'imposent dès que l'on n'arrive plus à cultiver, qu'on est obligé de se déplacer, de migrer.

ETC : Et Robbe-Grillet ?

P. R. : Je m'en suis inspiré en découvrant *L'Année dernière à Marienbad*, film d'Alain Resnais qui a eu la Palme d'or (NDLR : Lion d'or du Festival de Venise, en 1961). Robbe-Grillet disait, en écrivant le scénario du film, que le cinéma est toujours le présent continu. Contrairement à l'écrit où l'on peut dire je suis, ou j'étais, l'image, elle, sera toujours au présent; on ne pourra jamais filmer au passé. Dans *L'Année dernière à Marienbad*, le passé, le présent et le futur se mélangent dans un même moment, diffusé en temps réel. Les nouvelles questions du développement durable, les nouvelles techniques, les nouveaux éléments qui s'ajoutent à l'architecture, comme l'humidité, sont pour moi ce présent du cinéma, la matière. Si on travaille à ce

niveau matériel, on arrive à faire ressurgir des espaces inattendus. On sort de la fonctionnalité, on laisse une liberté d'usage. Un espace ne sera plus dé-

terminé en amont. La pièce « salle de bain » servira aussi à autre chose.

ETC : C'est la révolution dont vous parliez... Vous remettez en question la configuration traditionnelle des espaces domestiques ?

P. R. : Oui, mais il faut rappeler que la salle de bain ou la bibliothèque sont des programmes très récents dans l'histoire de l'architecture. Ce que je crois maintenant, c'est que l'espace intermédiaire entre l'extérieur et un autre espace, très conditionné et contrôlé à une certaine température, prendra de l'importance. On habitera des entre-deux, on vivra dans des espaces plus froids en hiver ou plus chauds en été, mais pas dans des lieux à 20 degrés pendant toute l'année. C'est la modernité qui a tendu à l'homogénéisation. Il faut la dépasser.

G. C. : En t'écoutant, Philippe, je vois que l'être humain apparaît, pour toi, comme un système bien défini pour lequel tu fais évoluer son cadre de vie. Moi, je me dis que, parallèlement à ces questions, l'être humain lui aussi évolue. C'est-à-dire que cette boîte dans laquelle il vit, sa peau, son corps, est aussi soumise aux pressions de l'environnement et à ses changements. Comme j'adhère volontiers à l'idée de transformer les fonctions sous l'évolution, je suis convaincu qu'il y a un pouvoir fédérateur du climat sur les êtres vivants. Que ceux-ci ont une capacité à se réinterpréter, bien qu'elle soit plus lente.

ENTREVUE RÉALISÉE PAR JÉRÔME DELGADO

NOTES

- ¹ Au Centre canadien d'architecture, du 18 octobre 2006 au 22 avril 2007.
- ² Clément prête le qualificatif de « jardinier ». Il a créé les jardins du tout nouveau musée du quai de Branly de Paris. Notons aussi qu'il est l'auteur de plusieurs publications.
- ³ Parmi ses multiples projets, mentionnons son installation *Harmonorium* (avec Jean-Gilles Décosterd) à la 8^e Biennale d'architecture de Venise (2002) et des expositions au Centre Pompidou (2004) et au San Francisco Museum of Modern Art (2001).
- ⁴ J. Diamond, *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006.
- ⁵ G. Clément, « Faire avec (et jamais contre) la nature », dans G. Borasi, Gilles Clément/Philippe Rahm, *environ(nement)*, Milan, CCA et Skira, 2006. Voir aussi *Manifeste du Tiers Paysage*, G. Clément, Paris, Éditions Sujet/Objet, 2004.
- ⁶ Ce projet, lauréat du concours pour le parc Matisse à Lille (1991-1995), précède les théories du *Tiers paysage*, mais repose sur des idées similaires.

